

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE		POUR L'ÉTRANGER	
Un an.....	64 fr.	Un an.....	96 fr.
Six mois.....	32 fr.	Six mois.....	48 fr.
Trois mois.....	16 fr.	Trois mois.....	24 fr.

Chèque postal Ferandel 586-65

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

DEPUIS SIX JOURS Goldsky fait la grève de la faim

La Ligue des Droits de l'Homme nous apprend la nouvelle par le communiqué que voici :

« Depuis samedi dernier, Goldsky fait la grève de la faim. »

« Après avoir protesté vainement de son innocence, après avoir demandé que, conformément à la loi d'amnistie, son dossier fût transmis à la Cour d'Appel de Paris, aux fins de révision, il s'est résolu à employer ce moyen désespéré. »

« Dans sa septième année de captivité, Goldsky ne demande ni grâce ni faveur. Il exige des juges. »

« La Ligue des Droits de l'Homme sait que des considérations misérables d'opportunité et de politique ont incliné le gouvernement à ce déni de justice. »

« Elle proteste à nouveau. »

« Elle espère que le Parlement qui a fait la loi en exigeant l'application et rappellera le ministre au respect de son devoir. »

Nous sommes loin, au *Libertaire*, de partager les conceptions sociales de Goldsky et nous ne nous solidarisons pas le moins du monde avec l'activité politique de l'ancien collaborateur du *Bonnet Rouge* et de la *Tranchée Républicaine*. D'ailleurs, le Comité pour la révision du procès Goldsky, dans ses communiqués, fait plus particulièrement appel, pour des secours légaux, aux « représentants de la Démocratie et à la Presse républicaine. »

Cependant, nous ne sommes pas de ceux qui veulent se rendre complices des bourreaux en se taisant.

Goldsky, pendant la guerre ne fit ni plus ni moins que les autres politiciens. Il fut pour l'Union Sacrée et pour la guerre du Droit, de la Justice et de la Civilisation. Il s'en fallut de peu qu'il devint un des maîtres de l'heure républicaine. Mais il fut d'un parti qui avait intérêt à voir finir plus tôt l'horrible tuerie. Il fut de ceux que l'on appela « défaits » parce que, à un certain moment, un peu tard (mais mieux vaut tard que jamais), ils voulurent trouver les moyens légaux de conclure la Paix. Il fut, en fait, traqué à cause de cela par ses ennemis politiques qui s'acharnaient sur lui encore.

Aujourd'hui, Jean Goldsky est une victime. Aujourd'hui, il souffre ; il est en prison comme Cottin, Gaston Rolland et Jane Morand. Devant la surdité des pouvoirs publics, devant la tracasserie de l'administration pénitentiaire, Goldsky s'est résolu au tragique sacrifice : il fait depuis six jours la grève de la faim.

Or, tout le monde connaît l'état de santé du malheureux prisonnier. Pour tout gréviste de la faim, le jeûne est une lente agonie ; pour celui-ci le refus de nourriture est à coup sûr une agonie rapide.

La vie de Goldsky est en danger. A la Ligue des Droits de l'Homme, le *Libertaire* joint la protestation indignée des anarchistes. Il faut au plus tôt amnistier Goldsky comme Cottin, comme Gaston Rolland, comme Jane Morand, comme tous ceux qui attendent avec angoisse du fond de leurs cellules la mesure libératrice.

dernière » — la dernière en date, hélas ! si nous n'y prenons garde — tous ces va-tout ont trouvé qu'il ne serait pas mauvais — sous couleur de charité — de s'amuser un peu et de se tailler une bonne petite réclame.

Vite, un comité est formé, composé de gens fortunés ayant édifié leurs richesses on sait trop comment : par la rapine et l'exploitation. Ce comité décide qu'une grande fête sera donnée à telle date, au Théâtre National de l'Opéra, au profit des petits malheureux.

Car, s'il y a des gens heureux qui ont tout à gogo, s'il existe, en ce monde, des « gosses de riches » qui ne connaissent de la vie que les joies, les plaisirs, les satisfactions de toutes sortes, on rencontre des pauvres gens dont l'existence n'est qu'un long calvaire et qui souffrent de ne pouvoir donner à leurs petits enfants la tartine qu'ils réclament en pleurant, parce qu'ils ont faim, et la couverture qu'ils implorent douloureusement parce qu'ils ont froid.

Ah ! ce bal des Petits Lits Blancs, quelle honte !

Avec toutes ses lumières, tous ses artistes, il fut l'apothéose des riches et des parvenus venant triompher insolemment : il marquera la revanche des profiteurs venant manifester leur puissance, quelques heures après la protestation des parias.

De beaux messieurs en habit, en compagnie de « belles madames », très décolletées, lesquels avaient dû payer 75 francs leur entrée à cette fête, videront de nombreuses coupes de champagne de la Veuve Clicquot dont la moindre bouteille valait 60 francs.

A minuit, 400.000 francs de cadeaux furent distribués : six Citroën, valeur 60.000 francs, ainsi que soixante robes sortant de chez les plus grands couturiers furent tirées à la tombola.

Calculez ce que durent dépenser tous ces gens la nuit dernière, tant au buffet que à la tombola et vous aurez une idée de cette ripaille qui ne cessa qu'au jour naissant.

Contemplez maintenant notre dessin ci-dessus, regardez la misère bien en face, après avoir contemplé l'opulence ; écoutez ces rires sonores sous les lumières éblouissantes, dans l'atmosphère parfumée et entendez ces cris de détresse partant des mansardes obscures où sont entassés, pêle-mêle, hâves et mornes, les victimes de l'ordre social.

Regardez et réfléchissez. Ces repus qui organisent des fêtes dites de « bienfaisance » sont les êtres les plus vils, les plus laids qui se puissent imaginer.

Mais aussi les plus malins. Ils dansent sur des cadavres vivants et font croire à leurs victimes qu'ils sont des bienfaiteurs.

Bienfaiteurs ? Allons donc ! Malfaiteurs ! voilà le qualificatif qui vous sied à merveille. Vous avez organisé la guerre, vous êtes responsables de la mort de près de deux millions d'hommes ; vous avez plongé dans la tristesse et la douleur des familles entières ; vous avez organisé la misère, la vie chère et le pain à vingt-cinq sous ; mais vous avez pu, cette nuit, vous livrer à votre sport favori : la danse ; vous avez pu souper au champagne sans le moindre remords et regagner, à la pointe du jour, vos demeures luxueuses sans être inquiétés.

Malheureux, n'avez-vous pas songé qu'un jour vous devrez rendre compte de toutes vos turpitudes ?

Lucien LEAUTE.

La manifestation d'hier soir

La manifestation organisée par la C. G. T. U. et l'Union unitaire de la Seine, hier soir, autour de la Madeleine, fut réussie. Il est difficile d'évaluer le nombre des manifestants à pareille heure dans un carrefour aussi dense que mouvementé. Des flots, des flots partout.

Il est difficile d'aborder la place de la Concorde. L'aquarium parlementaire est bien gardé. Des incidents se produisent vers 18 h. 30 autour du pont. L'agent 8.443 est sans doute satisfait de voir le pain à 25 sous car il cogne sans motif sur un couple qui passe et s'acharne sur la compagne. Alors qu'un citoyen voulait prendre un taxi, il fut odieusement brutalisé. Cela lui apprendra à vouloir monter en voiture.

A 19 h. 15, une colonne importante de manifestants se forme place Saint-Augustin. La police intervient en nombre. Les manifestants se reforment plusieurs fois et gagnent néanmoins la rue Royale en réclamant les 1.300 francs. Barrages, renforts de police, dispersion.

Pendant ce temps, une autre colonne s'était dirigée devant l'Action Française dont les dirigeants furent copieusement conspués.

Il y a eu 53 arrestations pour refus de circuler, dont 7 ou 8 de camarades de nationalité étrangère.

A 20 h. 30, la circulation était redevenue normale.

Ce n'est pas en empêchant le peuple de protester contre la cherté de la vie que Poincaré sauvera le pays.

C'est fait !

Le traité italo-russe a été signé hier soir à Rome. Voici donc la République des Soviets complice de Mussolini.

Le fait n'a pas besoin de commentaires. Les ouvriers jugeront.

A QUELLE EXTRÉMITÉ veut-on pousser Jane Morand ?

Jane Morand, déjà si nerveuse, si émotive à l'habitude, n'est plus maîtresse des sentiments qui en elle s'entrechoquent. Nous l'avons sermonnée le plus que nous avons pu ; nous lui avons dit que, de l'avis de tous, la décision ministérielle, qui mettrait un terme à son supplice, ne pouvait tarder ; nous lui avons tout dit, enfin, qui devait rassurer son cœur inquiet. Nous craignons que ce n'ait été en vain.

Nous l'avons vue prête à agir. Prête

à recommencer cette manifestation douloureuse et mortelle : la grève de la faim.

Le Garde des Sceaux permettra-t-il que pour porter secours à sa maman une fille attente pour ainsi dire à ses jours ? Ou bien, le bon sens et la justice aidant, fera-t-il droit à la requête de Jane Morand ?

Nous allons l'apprendre.

Voici l'essentiel de la dernière lettre de notre camarade à M. Colrat.

Monsieur le Ministre de la Justice,

Malgré mes promesses d'attendre dans le calme la décision de vos bureaux, je ne puis vous assurer — devant les lenteurs que votre administration manifeste avant de m'accorder satisfaction — que je pourrai longtemps encore conserver ce calme apparent en me voyant inutile ici alors que maman à un urgent besoin de mes soins.

Rester calme, espérer comme cela béatement, Monsieur le Ministre, n'empêchera pas la maladie dangereuse, causée par un mal moral dont vous connaissez la source, de continuer son cours horrible.

Je sens que bientôt ma raison chavirera, que je ne pourrai plus dominer mon cœur et mes nerfs et que je serai amenée à faire une protestation d'un autre genre.

Est-ce cela que vous voulez, Monsieur Colrat ?

Est-ce le prétexte que vous attendez pour sévir encore plus contre une prisonnière, à frapper davantage dans ses sentiments et l'éloigner définitivement de sa pauvre maman ?

Non ! Non ! Vous ne pouvez désirer cela. Vous n'êtes pas cruel à ce point et maintenant que vous connaissez ma triste situation vous allez y mettre fin.

Y mettre fin bien vite, dites, Monsieur le Garde des Sceaux ?

Jane MORAND.

Détenue politique.

LA LISTE DES PROTESTATAIRES S'ALLONGE

MAURICE JUNCKER

Avocat

« Vous me demandez de m'associer à la campagne du *Libertaire* en faveur de l'amnistie. Je le fais de grand cœur. »

« L'art de juger m'a toujours paru difficile et incertain. La subtilité de notre esprit ne saurait atteindre à la pleine découverte de tous les faits et de toutes leurs causes. Un jugement, même rendu de bonne foi, ne peut être qu'un à peu près de justice. Il doit laisser place à beaucoup de bienveillance et de pitié. »

« Le juge est peut-être une nécessité sociale. C'est là sa seule justification. L'amnistie est une obligation morale. Pardonner de temps à autre les condamnés du juge est le moyen de soulager sa conscience du poids des erreurs possibles. L'amnistie pour les uns est aussi l'amnistie pour les autres. »

« Mais avec quelle énergie ne devons-nous pas la réclamer pour les condamnés politiques. La politique à ceci de particulier qu'elle enlève toute sérénité aux hommes. Je n'en connais pas qu'elle ne rende partiaux, alors même qu'ils prétendent s'en désintéresser. Les lois humaines, lorsqu'elles visent à des fins politiques, telle la loi sur les menées anarchistes dont il est présentement usé et abusé, sont des chefs-d'œuvre d'arbitraire. »

« Délits et crimes politiques ! Ils ne peuvent, dans un pays démocratique, relever que de l'opinion publique. A l'heure où il est affecté de la consulter, le gouvernement n'a pas moralement le droit de tenir à l'écart ses propres accusateurs. En ne le faisant pas il manifesterait sa peur. »

« Qu'il ouvre les prisons. S'il s'y refuse, demandons au peuple de les ouvrir. »

ANDRÉ SALMON

Homme de lettres

« Je donnerai toujours mon adhésion, du plus grand cœur, à ceux qui s'uniront pour ouvrir les portes des prisons. »

OSCAR BLOCH

Avocat

« Des deux mains et du fond du cœur, j'applaudis et je m'associe à votre généreux appel en faveur de l'amnistie. J'espère que de tous côtés il éveillera des échos qui le répéteront à l'infini. Ainsi, — et ainsi seulement, — il brisera la conspiration du silence, plus dangereuse pour notre cause que les résistances avouées ou sournoises. »

« L'amnistie, on l'a dit bien souvent, n'est pas la grâce. Ce n'est pas une de ces banales mesures de clémence que le condamné ou sa famille, ou son avocat, sont généralement obligés d'implorer au moyen de démarches pénibles à leur dignité. L'amnistie, elle, est un acte de souveraineté politique que les amis des condamnés et les partisans de l'apaisement doivent réclamer à pleine et forte voix, afin qu'après les périodes troubles, un certain nombre de faits soient voués à l'oubli. »

« Ces faits restent-ils des délits, comme ils le resteraient après l'octroi de la grâce ? Non, ils sont couverts tout comme s'il n'y avait jamais eu ni poursuite ni condamnation. Ils sont effacés à tel point que, — c'est un choc en retour et un des mauvais côtés de l'amnistie. — le coup d'éponge profite non seulement à ceux qui sont dans les geôles, mais aussi à leurs persécuteurs. Ceux-ci échappent à la répression qu'ils ont encourue et qui aurait peut-être fini par les atteindre. L'amnistie dans l'affaire Dreyfus a sauvé le général Mercier et sa bande de criminels. »

« Malgré cet inconvénient, demandons-là l'amnistie, imposons-la. Il faut avant tout sauver les nôtres, nous verrons plus tard à les venger. Cette vengeance, cette revanche de la justice, à défaut des tribunaux, nous la confions à l'histoire. Non pas à l'histoire officielle, courtoise des puissants, mais à celle qui, tôt ou tard, sortira des travaux des chercheurs et du verdict des foules, enfin désinfectées. »

« Donc, tous debout pour l'amnistie, pour l'amnistie générale ! Qu'elle se lève enfin à l'horizon, qu'elle descende parmi nous pour réparer au plus vite ce qui est encore réparable, pour rendre quelque sérénité aux foyers en deuil et aux âmes ulcérées... »

FANNY CLAR

Femme de lettres et journaliste

« Amnistie, amnistie pour tous, amnistie sans restrictions, large, humaine, puisque la justice elle-même, contresignant ce droit d'oubli, concède que sa loi peut être trop rude, met en doute son infailibilité. »

« Amnistie pour ceux qui ne furent coupables que d'oser le devoir d'être une conscience agissante, quand la crainte et la vengence courbent le monde entier sous les forces mauvaises de domination. »

« Amnistie non pas d'humiliant pardon, mais geste généreux qui, sans arrière-pensée de rancune, saura rendre à la lumière les condamnés d'opinions, martyrs des généreuses révoltes, rangés des silences consentis. Même en ne discutant pas les verdicts, ils ont assez souffert pour que leurs juges fassent ouvrir devant leurs pas, le lourd vantail des prisons. »

« Amnistie, afin que s'efface aux codes militaire et civil, l'horrible mot d'expulsion, mot de vengeance sociale, qui frappe en aveugle, sans peser des actes dont les causes profondes plongent toujours à quelque source amère de détresse imméritée. »

HENRY TORRÈS

Avocat

« Depuis la fin de 1917 j'ai dédié à l'amnistie trop d'articles, de plaidoiries ou de conférences, pour que mon sentiment ne soit pas connu de vos lecteurs. »

« Ce que je puis vous dire pour résumer ce que je pense, c'est qu'il n'y a rien qui n'accuse plus la faillite de ce régime que l'impuissance où il se trouve à être juste même quand son intérêt le lui prescrit. »

LE PACTE DE FAMINE



Sautez, marquis, pendant que la canaille,
Dans les faubourgs, pleure et crève de faim.

Des rires et des larmes !

Hier soir, à quelques heures d'intervalle, ont eu lieu deux manifestations.

La première, organisée par l'Union des Syndicats, se déroula devant la Chambre des Députés, de 6 heures à 8 heures du soir.

Elle groupait tous ceux qui en ont assez de payer le pain vingt-cinq sous : elle ralliait tous les mécontents qui trouvent que sept milliards d'impôts nouveaux constituent un vol flagrant dans la poche des salariés qui, déjà, n'arrivent qu'avec peine à joindre les deux bouts ; elle rassemblait toutes les victimes — hier insensées, conscientes aujourd'hui — de la dernière boucherie qui assistait, impuissantes encore, au triomphe insolent de la tourbe des misérables dont les mains sales ont plongé dans le sang de millions de pauvres diables, pour y découvrir un trésor — leur fortune actuelle !

Quatre heures après, à dix heures, l'Opéra était en fête.

Autour du théâtre somptueux, de nombreuses autos de luxe, d'élégantes limousines attendaient fort tard dans la nuit, que le bal ait pris fin.

Car il y eut bal, cette nuit, à l'Opéra !

Tout le haut gratin de la Finance, du Commerce et de l'Industrie voisinait avec le menu fretin d'après-guerre lequel s'est enrichi, pendant la tuerie, dans les conserves alimentaires pour la troupe, dans la morue patriotique, dans les godillots et autres articles qui nous valurent la Grande Victoire du Droit et de la Civilisation. Ce monde, à vrai dire, était un

peu mélangé : la marquise de V... couvoyait Mme Durand qu', en bonne bouchère endimanchée — une bouchère en gros s'il vous plaît ! — exhibait ses gros doigts — encore rouges, hélas ! — chargés de nombreuses bagues — pas en toc, celles-ci — que grâce à de récents bénéfices elle avait pu s'offrir.

Mme Dupont, épouse heureuse d'un mercanti de haut vol, s'avancait, souriante, vers la baronne de M... mais ce sourire ressemblait étrangement à ceux qu'elle distribuait, il n'y a pas longtemps encore, à ses clients, en même temps que le brie et le roquefort. Un manteau de zibeline, qu'elle avait acquis, grâce à une hausse providentielle, la protégeait contre les rigueurs du froid et c'est avec un geste d'une nonchalance étudiée depuis plusieurs mois qu'elle remit le vêtement à une des ouvreuses de service.

Tout ce beau monde s'était donné rendez-vous, hier soir, à dix heures pour souper, bien boire et danser. Le prétexte de cette luxueuse soirée ? La fête de bienfaisance des « Petits Lits Blancs ».

Vous n'ignorez pas, mesdames et messieurs, qu'il est de pauvres petits enfants que les parents — peu fortunés — ne peuvent élever convenablement.

Ce sont les petits pauvres qui, en naissant, n'ont pas même le berceau dans lequel vraisemblablement ils devraient reposer.

Alors, tous ces bons riches, tous ces distingués mercantis enrichis par la « petite

La comédie des Décrets-Lois

Du chahut et on les vote

Grand branle-bas au Palais-Bourbon. M. Poincaré veut faire les lois à lui tout seul. Les lauriers de Mussolini l'empêchent de dormir. Et, avant les prochaines élections, sa majorité va lui faire le cadeau dictatorial des décrets-lois.

Que les lois soient discutées par un conseil des ministres ou par une assemblée de politiciens — elles sont toujours les lois c'est-à-dire d'intolérables chaînes pour l'individu. Les Anarchistes ne se passionnent donc pas pour la question. Cependant ils observent avec curiosité les remous du marais parlementaire. C'est ce que nous avons fait pour la première fois hier.

L'ancien ministre de la guerre, André Lefèvre, préside.

Comme Gailloux

Les radicaux, les socialistes et les communistes glapissent, au nom de la Constitution, et contre les décrets-lois.

Les uns et les autres sont bien mal placés. En Russie, les bolchevistes n'en sont pas à leur premier décret-loi. Il y a belle lurette qu'ils ont foulé aux pieds les droits du citoyen et de ses représentants légaux !

M. Engerand a fait la sale blague de prouver, texte en mains, aux radicaux, qu'ils n'avaient rien à envier à M. Poincaré lui-même. Leur Caillaux, dans ses fameux papiers de Florence, avait un projet tout semblable : pleins pouvoirs qu'il trouvait très justifiables... parce qu'il devait les exercer lui-même.

Je voterai contre, dit-il, c'est entendu ; mais j'ai voulu fournir aux amis de M. Caillaux l'occasion de nous montrer ce qu'ils pensent de ses théories. Je les invite à sortir de l'absentisme dans laquelle ils se sont réfugiés hier.

Emmanuel Brousse houscule ses complices

M. Emmanuel Brousse fait le procès de ses complices, les radicaux. Il montre comment, en la circonstance, ils savent user de la force légale et de la répression, tout comme les réactionnaires du Bloc national :

— Autrefois, les radicaux se sont unis aux socialistes pour faire de l'obstruction au vote de ce qu'ils appelaient les lois scélérates. Arrivés au pouvoir, après la chute de M. Charles Dupuy, ils ont été les plus féroces défenseurs des lois scélérates... (Appl.)

Si, par malheur, ils avaient — ce que je ne crois pas — la victoire aux prochaines élections, ils ne détruiraient pas les décrets-lois, soyons-en sûrs. (Vifs appl.)

Ces vérités ont le don de mettre en fureur M. Herriot et ses collègues de l'extrême-gauche.

Un député, M. Combrouze, est rappelé à l'ordre avec inscription au procès-verbal par le président. D'où le commencement du chahut.

M. Brousse veut continuer son discours.

M. Varenne. — Parlez-vous donc de la liquidation des stocks !

M. Brousse. — Commencez par liquider vos bavardages !

M. Herriot contre les décrets-lois

M. Herriot montre comment les décrets-lois ne sont que le premier pas vers le fascisme. Une des mesures que M. Poincaré prendra grâce à ses pleins pouvoirs, sera une réforme de la Haute-Cour : « Voilà ce qu'on médite de faire, quand on aura étouffé le contrôle des Chambres ! »

L'Homme de Mort se dresse à son banc. Son ancien complice de 1914-1918, Marcel Cachin, lui crie : « Vous voulez vous venger de votre échec au Sénat ! » M. Poincaré répond. Huées et applaudissements s'entre-croisent. C'est un charivari indescriptible. Quand le calme est revenu, M. Herriot se retourne vers M. Brousse et lui déclare : « Vous êtes le dernier qui ayez le droit de prendre une telle attitude. Car c'est vous dont le nom reste attaché à l'amendement qui, en mars 1913, a établi l'équilibre budgétaire par une émission de bons du trésor. » Puis se tournant vers M. Poincaré, il lui crie : « Vous avez discrédité le Parlement ! Allez-vous-en ! »

L'Homme de Mort répond :

— Ce qui pourra discréditer le Parlement, c'est un spectacle comme celui que vous avez donné hier. (Double salve d'applaudissements au centre et à droite.) Ce qui discrédite votre action, c'est de vous voir asservis à des hommes qui, aujourd'hui, appellent le peuple de Paris à venir conspuer la Chambre.

De la publicité pour l'« Humanité »

Ici se place une petite scène de publicité pour l'organe des communistes.

Le ministre de la guerre, M. Maginot, saisit le numéro de l'« Humanité » que brandissait, tout en parlant, M. Poincaré, et le jette à la face de son complice en grande guerre du Droit, l'honorable Cachin :

Les communistes se serrent héroïquement autour de leur chef, et crient à Maginot : « Voyou ! » Un autre numéro de l'« Humanité » est brandi, roulé en forme de projectile et lancé par un courageux député bolcheviste — Vaillant-Couturier sans doute — à la face de M. Poincaré.

Pendant ce temps, les ouvriers, dans la rue, recevaient et rendaient des coups moins platoniques.

Le président Lefèvre se couvre...

Les décrets-lois sont votés

Quelques minutes après la séance reprenait par un vote qui fit Poincaré victorieux. Par 333 voix contre 206, le premier article des décrets-lois est adopté.

— Ce sont les voix royalistes, triomphait Léon Daudet, qui ont permis au gouvernement d'obtenir sa majorité.

Il y a donc beaucoup de royalistes qui s'appellent républicains, à moins qu'ils ne se baptisent radicaux...

L'Autorité

On a joué sur le mot autorité, il a été retourné de toutes les façons, on l'a envisagé sous mille points de vue, et certains continuent à croire que ce mot est inattaquable, que la liberté est une supercherie bonne tout juste à être chantée par les poètes.

Ces individus ont raison dans une certaine mesure : dans le domaine de la liberté, comme dans tous les domaines d'ailleurs, rien n'est absolu, tout est relatif, à l'époque, aux mœurs, aux individus.

Et les voilà partis, disant à qui veut l'entendre, que les Anarchistes sont dans la lune, et que leurs théories de liberté sont une belle chimère irréalisable. « Vouloir supprimer l'autorité, mais c'est insensé, s'écrient ces gens bien pensants. L'enfant a besoin d'autorité pour être dirigé sur le bon chemin, l'apprenti a besoin de l'autorité pour apprendre à devenir un ouvrier, l'ouvrier doit écouter le technicien pour accomplir son travail, sans cela plus de société possible. Les travailleurs devront toujours recevoir des ordres pour exécuter les travaux nécessaires à la vie de tous, et ces ordres quelqu'un devra les donner. »

Et voilà nos politiciens faisant des discours pour prouver aux électeurs que leur tactique est la meilleure, qu'en dehors d'eux plus personne n'est capable de leur assurer le bonheur. Je me souviens vaguement d'une discussion sur l'autorité, entre un communiste et un de mes camarades.

Le communiste, pour prouver l'efficacité de l'autorité, tint le raisonnement qui suit : « Quand tu montes à bicyclette, tu appuies sur la pédale, tu commandes la jambe, tu fais acte d'autorité ; pour tout dans la vie il en est de même, il faut que la volonté soit imposée. »

Le camarade se serait bien gardé de parler ainsi en public ; il eût été ridicule. Mais entre militants cela semble une réponse, puis personne ne peut juger de la puérilité de l'argument.

Les Anarchistes sont convaincus de la nocivité de l'autorité, cependant ils ne sont point absolutistes, et quand je dis entendons-nous c'est pour pouvoir discuter clairement sur l'autorité.

Comment se manifeste l'autorité ? De deux façons : individuellement et collectivement, avec ou sans organisation préalable. L'autorité du gouvernement est codifiée, l'autorité du père de famille ne l'est pas, le père corrige son enfant selon qu'il se conduit bien ou mal ; souvent il pardonne ou bien se contente d'une réprimande, voire d'un conseil.

Mais quoi qu'en disent les autorités en mal de gouverner, l'autorité employée pour élever l'enfant, pour dégrossir l'apprenti, pour commander à l'ouvrier, ne peut en aucune façon justifier l'autorité codifiée d'un gouvernement et exercée par les organisations d'Etat.

Les Anarchistes aussi bien que quiconque savent que jamais les individus ne penseront exactement la même chose, ce serait la fin de tout. Tout est basé dans la nature, sur la lutte, la transformation perpétuelle ; mais ceci ne justifie pas le carnage organisé des hommes se ruant les uns contre les autres, les armes à la main, pour s'entredégager. La guerre est un résultat de l'esprit d'autorité. S'il n'existait pas des gouvernements ni des soudards prêts à les servir, les individus n'iraient pas passer cinq ans dans les tranchées, supporter des privations terribles, des souffrances atroces, et s'exposer à la mort.

Les gens d'Action Française — en parlant de la guerre, exploitent et dénaturent les paroles d'un ancien philosophe, Héraclite d'Éphèse, qui disait : « La guerre c'est la vie » (1). Ils essaient de justifier la tuerie entre les hommes par les sages paroles du philosophe qui en parlant de la guerre voulait dire la lutte des individus contre les éléments du Cosmos.

Les autorités nouvelles école marxiste, veulent comme les gens d'Action Française justifier le soi-disant dictature du prolétariat en la comparant aux soins indispensables à donner aux jeunes bambins afin d'en faire des hommes.

Il reste vrai que tant que la terre existera, il y aura des dissensions entre les hommes. L'autorité existera, individuellement tant que le monde sera monde, toujours des individus seront en contradiction et en compétition. Mais c'est la vie cela, et c'est pourquoi les Anarchistes déclarent que les autorités sont incapables d'organiser une société plus équitable par le moyen des codes et des règlements.

La société sera belle lorsque les individus seront eux-mêmes beaux. Tant que l'individu sera à la merci de la société, un rouage, un esclave du régime, la société sera laide. Les différents entre les hommes dureront toujours ; mais la guerre entre nations peut-être rendue impossible, il s'agit de le vouloir.

Toujours certains individus subissent l'influence des autres. Les enfants subissent l'influence de leurs parents. Mais le gouvernement doit être détruit, car il est, par l'ignorance qu'il crée, la source de toutes les misères dont souffrent les hommes.

Les Anarchistes combattent toujours l'autorité gouvernementale, quelle que soit sa devise ou son étiquette.

BALLARIN.

(1) Interprété par Héraclite comme suit : « Le mouvement, c'est la vie. »

Aux Abonnés et Lecteurs de la Revue Anarchiste

Sur la proposition de l'administration de la R. A., le Comité d'Initiative de l'U. A., dans sa séance du 5 février a décidé que :

Vu la hausse constante des prix du papier et de l'impression le prix de l'abonnement à la Revue sera majoré de : 1.00 pour 4 mois ; 2.00 pour 8 mois et 3.00 pour 1 an ; le prix de vente au numéro de 0.25 par exemplaire.

Il est bien entendu que les bénéfices qui pourraient résulter de cette majoration seront exclusivement consacrés à l'augmentation du nombre de pages de la Revue, et ceci dans le but de la rendre toujours plus vivante et variée.

Nos amis ne doivent pas oublier que la « Revue Anarchiste », revue de propagande, de philosophie et d'art, doit être soutenue sans répit pour la diffusion de nos idées.

En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE

9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e)

Chèque postal : Souberville 598-55, Paris

Maxime GORKI :

Souvenirs de ma vie littéraire

Prix, 10 fr. — Franco recommandé, 40 fr. 85

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

Je viens de lire dans l'Humanité un article suggestif de Victor Serge alias Kibalchitch, alias Le Réflé. Je ne connais Le Réflé que pour l'avoir entendu contradictoirement avec des camarades révolutionnaires proclamer le mépris absolu qu'il professait pour leurs utopiques billevesées. « Nous serons les bandits, écrivait-il dans l'Anarchie. Car c'est tout de suite qu'il faut vivre et pas dans mille ans. Tout ce qui n'est pas moi est haïssable. » Sur le même plan étaient mis bourgeois et prolétaires, exploités et exploités. De là à sauter à la conception de l'élite plantant sous son joug et à son profit une multitude d'imbéciles, il n'y avait qu'un pas. Il fut vite franchi.

Cinq années de réclusion lui démontrèrent l'utilité des prisons et leur heureuse influence sur l'émancipation des individus. L'armée aussi devait avoir son charme. Puisque j'allais sans doute des lauriers de Souvarine, il voulait revêtir l'uniforme. Sans succès, hélas !... Heureusement la Russie l'accueillit. L'anarchiste-individualiste, le réfractaire, Le Réflé, au lieu d'être un bandit — rôle qu'il laissait volontiers aux autres — est devenu un larbin, un insulteur à gages.

Et naturellement, cet ex-disciple de Libertad professe ardemment le culte de la charogne. Tous ceux qui ne se prosternent par devant la dépuille de Lénine sont des crétins, des idiots, des corbeaux :

Les corbeaux sont nombreux qu'un tel cadavre attire !

Ils n'y toucheront pas.

J'ai un camarade qui remplit une fonction sociale beaucoup plus utile que celle de délégué à la propagande du gouvernement russe : il est clown !... Et il a le costume de répéter au cours de ses exhibitions : « Ce qu'il faut faire tout de même pour gagner son bifteck !... Qu'est-ce qu'il dirait s'il était un anarchiste ? de gouvernement ? C'était hier soir le « Bal des Petits Lits Blancs ». Tout ce que Paris compte de nouveaux riches, de catins célèbres, toute la haute pègre s'était donné rendez-vous à l'Opéra. 75 francs d'entrée, le souper 100 francs. Les feuilles annonçaient que 400.000 francs de cadeaux seraient distribués aux charmantes invitées.

Toutes ces bêtes à poil, à plumes et leurs hommes s'en sont donné jusque-là !... Pour les pauvres !...

Pendant ce temps, les braves défenseurs de l'ordre bourgeois cognait à tour de bras sur de pauvres bougres qui avaient l'audace de trouver trop cher le pain de la victoire.

Mais pour les poules de luxe qui débalaient, à l'Opéra, le prix du pain n'a aucune importance, elles en mangent si peu !...

Ce fut une grande séance à la Chambre des députés. Poincaré faillit y laisser sa peau de... marocain.

Ce fut par contre « une bonne journée pour le communisme ». Jugez-en : Le député Morucci, le même qui avait demandé la croix de guerre pour les juges des Conseils de guerre, le député Alexandre Blanc, le député Marcel Cachin ont demandé des réductions importantes sur les budgets de la guerre et de la marine. Le député Vaillant-Couturier, qui n'avait pas mis son pantalon de velours s'est étendu sur le navfrage du « Diamant ». Renaud Jean a demandé la suppression des officiers en sur-nombre. Philibot, celle des amiraux. Quant à A. Berthon, il voudrait que les « indigènes » ne fassent pas plus de service militaire que les « poilus » de la métropole.

Que voilà, n'est-ce pas des préoccupations bien « communistes ». Si avec cela les électeurs ne sont pas satisfaits, c'est qu'ils sont vraiment difficiles.

Et comment penser à l'annistie, à Golds-ly qui fait la grève de la faim, à Jeanne Morand dans le même cas qu'André Marty, avant sa grève, et qui ne troque pas un mot pour elle. Quand on a en tête tant de projets si hautement révolutionnaires !

La joule de ceux qui souffrent n'a décidément rien à attendre de ces pantins grotesques.

Pierre MUALDES.

Digne récompense.

Le citoyen Eugène Motte, roi du Textile, empereur de Roubaix-Tourcoing, déjà décoré, a été élevé au grade de commandeur de la Légion d'honneur.

C'est ainsi que la République française, sociale et obligatoire récompense ses meilleurs enfants.

M. Motte a augmenté, sur le dos des esclaves du textile, une fortune commencée par ces malheureux. La misère du Nord est légendaire : bas salaires, nourriture plus que modeste, grèves à jet continu pour souffrir un peu moins.

Pendant que le Pouvoir décore les profiteurs, pendant que les serfs du textile se débattaient lamentablement, le citoyen Herclot, grand tisseur devant le Kremlin, fait sa cour aux grands ducs de la Sociale. Lucullus, le compagnon Richetta, conspire contre le syndicalisme révolutionnaire, et le citoyen Jacob pitte ses déclarations d'indépendance.

Et cependant, le Textile n'a guère besoin de politique. Il lui faudrait l'unité et l'action.

Les sacrifices patriotiques.

Après les magnats du charbon qui ont diminué de trois francs le prix de vente de la tonne de charbon, voici que les « fabricants » (ceux qui font fabriquer) de lampes électriques offrent à la nation du « maintien » de leurs prix de vente.

Qu'ils sont beaux, ces gestes patriotiques, ces sacrifices volontairement consentis sur l'autel de la patrie !

Où, mais tournez la page. Vous y verrez que chez le « bougnat » le seau de charbon n'a pas diminué. Chez le marchand, la lampe de poche augmente toujours.

Après tout, ce n'est pas plus bête que cela, de continuer de s'enrichir aux dépens de la nation en se donnant de faux airs désintéressés.

L'Éducation des petits.

Un grand magasin de la rive droite que nous ne citerons pas pour ne pas lui faire de publicité — la grande presse s'en charge — distribue, comme prime aux acheteurs, des ballons aux enfants. Sur la boudruche, un dessin en couleurs : une Alsacienne des pays reconquis tenant dans chaque main un petit drapeau tricolore.

Ce n'est pas méchant, diriez-vous. Non. Mais c'est un commencement. L'éducation patriotique à l'école et dans la famille fera le reste.

La Vie des Lettres

PETITES NOUVELLES :

— L'Académie française travaille (?) à la lettre L de son « Dictionnaire ». Jeudi dernier elle a rejeté le terme de théologie « latitudinaire ». Elle a admis un vocable qui n'appartenait jusqu'ici qu'à la conversation courante : « Lapalissade » et qu'elle a défini : « n. f. Il se dit par allusion à l'ancienne chanson populaire française sur M. de La Palisse d'une affirmation ou d'une réflexion ingénue où l'on exprime un fait trop évident. Il est familier ». Au cours de sa prochaine séance l'Académie étudiera le mot « laurier ». Les illustres Joffe et Foch seront là à leur place pour indiquer le moyen de les cueillir sur le dos des autres...

NOTULES :

Le ministère des Lettres. — Il n'est question, depuis quelques temps, que d'un ministère des Lettres. Certains écrivains demandent même qu'il en soit créé sans retard et M. Gaston Picard (cet « infernal enquêteur », comme le qualifie M. Pierre Bonardi) n'a pas hésité à faire une nouvelle enquête : « Si vous étiez ministre des Lettres, quel serait votre programme ? » Et le littérateur de répondre ! (On se demande à quelle enquête un littérateur ne répondrait pas !)

La plupart d'entre eux, il est vrai, ne prennent pas très au sérieux ce projet de ministère et certaines réponses ne manquent pas d'humour, telle celle de M. André Lamandé qui fait preuve, dit M. Léon Treich, d'une « énergie terrifiante » voici, en effet, les mesures que préconise M. Lamandé :

« Ce que je ferais ?

« A) Chers les directeurs de journaux et de revues.

J'exigerai que tout manuscrit reçu et non retourné à l'auteur, dans les dix jours pour un article, dans les vingt jours pour un roman, fût considéré comme accepté et payé dans le courant du mois pour l'article, dans le courant de l'année pour le roman.

B) Chers les éditeurs.

1. J'exigerai qu'un moyen de contrôle fût mis obligatoirement à la disposition de l'auteur.

2. J'interdirais aux éditeurs de compter leurs tirages par éditions. Ils compteraient par mille et tout éditeur surpris à tricher sur les tirages annoncés, aurait sa maison fermée pendant six mois.

C) Chers les auteurs.

1. Une équipe policière serait chargée de fouiller, fouetter, fesser, ridiculiser en un mot, sur une place de Paris tout écrivain qui offrirait à l'œil, sa copie.

2. L'écrivain surpris à payer, à la seule fin d'être inséré, aurait la main droite coupée ;

3. Une corde de chanvre fin servirait à pendre les négriers de lettres qui encombrèrent journaux et revues de copies qu'ils n'écrivent pas.

Mais d'aucuns trouvent le moyen de marcher à fond dans l'affaire et l'ineffable Binet-Valmer, ce Suisse patriotard, voudrait s'occuper de « l'expansion française à l'étranger ». Il a le front d'écrire :

« Vous n'ignorez pas que, nous autres artistes, avons perdu, par la faute de nos dirigeants, la plupart des marchés où nos œuvres défiaient toute concurrence ; vous n'ignorez pas que nous devenons, après avoir été le peuple le plus aimé, le peuple le plus détesté du monde. Si j'étais le maître, je mettrais en prison les artisans de cette décadence qui accompagne notre victoire. »

Salut !

Où aller ce soir ?

Théâtres lyriques

OPERA. — 20 h. 30 : Le Martyre de saint Sébastien.

OPERA-COMIQUE. — 20 h. : Les Contes d'Hoffmann.

VAUDEVILLE. — 20 h. 30 : Ciboulette (musique de Reynaldo Hahn).

TRIANON-LYRIQUE (boulevard Rochechouart). — 20 h. 30 : Rip.

DRAMES, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — 20 h. : Monna Vanna.

ODEON. — 20 h. 30 : L'Arlésienne.

THEATRE CORA-LAPARCERIE. — 20 h. 30 : Plus que Reine.

VAUDEVILLE. — 20 h. 30 : La Femme nue, de Henry Bataille.

NOUVEL-AMBIGU. — 20 h. 30 : Les Cœurs sans pitié.

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — 21 h. : Amédée et les Messieurs en rang : Knock ou le Triomphe de la médecine.

THEATRE DES ARTS. — 20 h. 45 : L'Epreuve du bonheur.

VIEUX-COLOMBIER (21, rue du Vieux-Colombier). — 20 h. 45 : Cédipe-Roi.

MONTMARTRE-ATELIER (place Dancourt). — 20 h. 30 : Voulez-vous jouer avec moi ?

ALBERT-1^{er} (troupe du Canard sauvage). — 21 heures : Coq d'or.

THEATRE DES MATHURINS. — 20 h. 45 : Ce que Camille veut.

Cabarets artistiques

LES NOCTAMBULES. — A 21 h. Les chansonniers Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jack Cazol, etc... « Ce sont les pitres », revue.

LE CARILLON. — A 21 h. La Revue.

LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel). — A 21 h. Les chansonniers Jean Rieux, de Soutter, Remington, etc., et la revue « Les bêtes ».

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Abbesses). — A 21 h. Charles d'Avray et ses chansonniers.

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

M. Bénéš a fait, hier, à Prague, devant la commission parlementaire des affaires étrangères, un long exposé où il a donné une analyse détaillée de la politique extérieure de la Tchécoslovaquie et de la situation politique internationale en général.

D'après M. Bénéš, la première période de la politique extérieure tchécoslovaque est caractérisée par la reconstruction et la réorganisation de l'Europe centrale et par la conclusion du traité avec la France. D'autres faits importants de la politique extérieure tchécoslovaque sont le traité amical conclu avec l'Autriche, ainsi que les négociations menées avec la Hongrie.

Une autre question importante de la politique extérieure tchécoslovaque était l'accord avec la Pologne. M. Bénéš a rappelé la solution du différend de Javorina et a déclaré comme matériellement infondées les nouvelles sur l'adhésion de la Pologne à la Petite Entente, « adhésion qui n'est pas dictée par la situation actuelle, bien que plus d'une fois, notamment à la conférence de Gênes, les représentants diplomatiques des deux républiques soient d'accord pour une collaboration étroite dans des questions communes ».

En parlant des rapports de la Tchécoslovaquie avec l'Italie, M. Bénéš a souligné que les intérêts de la Tchécoslovaquie exigent et exigeront toujours une amitié et une collaboration permanente avec cet Etat en vue de sauvegarder les intérêts communs. Ce sont ces motifs qui ont déterminé la Tchécoslovaquie à adhérer, en février 1921, au traité de Rapallo.

Quant aux relations avec la République des Soviets, M. Bénéš a déclaré que la Tchécoslovaquie, tout en désapprouvant les méthodes soviétiques, croit juste de nouer des relations avec la Russie car, remarque M. Bénéš : « Il faut constater que des changements importants se sont déjà produits en Russie. Ce qui veut dire que les politiciens vont pouvoir s'entendre comme larrons en foire ».

Et ainsi vont les petites combines : des alliances se nouent ou se dénouent ; des intérêts s'allient ou se heurtent ; des appétits se mesurent, jusqu'à ce qu'un beau jour une nouvelle guerre vienne déchirer brutalement ces mailles perfides que les gouvernements tressent dans l'ombre.

HOLLANDE

LE SYNDICALISME DECROIT QUELLES EN SONT LES CAUSES ?

La Haye, 6 février. — Le nombre des membres des divers syndicats ouvriers hollandais qui, jusqu'en 1919 compris, était allé en augmentant, n'a pas cessé de décroître depuis 1920.

La Fédération syndicale néerlandaise (neutre) est tombée de 250.000 membres à 180.000. La Fédération syndicale catholique de 160.000 à 100.000. La Fédération syndicale chrétienne (protestante) de 77.000 à 60.000. Le secrétariat national du travail (socialiste) qui comptait en 1920, 50.000 membres, n'en compte plus à présent que 20.000 environ. Enfin, la ligue syndicale générale néerlandaise (neutre), qui réunissait, au début de 1919, 10.000 membres, et à la fin de 1920, 50.000, n'en a plus aujourd'hui que 40.000.

Les causes de ce mouvement rétrograde sont principalement de nature financière. Les temps sont difficiles, et beaucoup d'ouvriers préfèrent faire l'économie de leurs cotisations. En outre, l'action des syndicats est devenue surtout une action défensive dont les résultats sont peu appréciés par les ouvriers.

Tout en faisant des réserves sur la dépêche de l'agence Havas, le fédération syndicat qui se produit un peu partout est surtout dû à la division.

Et la division est causée par les politiciens qui veulent faire du syndicalisme de secte.

LES HUIT HEURES

On annonce que la Fédération des Associations de Fabricants néerlandais a appelé l'attention du ministre du Travail sur les difficultés qui résultent, pour l'industrie néerlandaise, de l'institution aux Pays-Bas de la journée de 8 heures. La Fédération demande au ministre de provoquer une révision de la loi de façon que la journée industrielle néerlandaise soit réglée sur la

base légale de 10 heures de travail et la semaine sur la base de 56 heures.

Faudra-t-il encore de nouvelles grèves pour mettre à la raison ces patrons insatiables ?

ALLEMAGNE

LEURS METHODES

Le malaise subit et mystérieux dont a été frappé dans sa prison le sous-préfet de police de Munich, M. Poehner, l'un des principaux acteurs du coup d'Etat du 9 novembre, préoccupe la presse libérale. Un haut fonctionnaire bavarois aurait déclaré au cours d'un entretien privé que Poehner subirait le sort de Machiavelli et disparaîtrait avant l'ouverture du procès Hitler ; il aurait ensuite démenti ses propos lorsqu'ils seraient parvenus aux oreilles de Ludendorff ; mais les journaux et les partis hostiles à de Kahr n'en accusent pas moins ce dernier de vouloir faire disparaître son ancien complice pour éviter de fâcheuses dépositions à l'audience.

Quoiqu'il s'agisse ici de nationalistes brimés, nous protestons énergiquement contre ces méthodes gouvernementales qui consistent à assassiner les adversaires dans l'ombre.

UN COUP D'ETAT ?

Suivant les dépêches des journaux, les ultra-nationalistes projetteraient un nouveau coup d'Etat dirigé contre le gouvernement de Munich et le commissaire général maintenant que l'union est à peu près rétablie à la suite de la réconciliation publique de Ludendorff et d'Erhardt.

ANGLETERRE

COMME LES AUTRES...

M. Macdonald a reçu, dans la matinée, la presse britannique pour lui exposer la politique du gouvernement britannique.

Comme nous n'avons cessé de le dire jusqu'ici, on voit bien aujourd'hui que Macdonald ou un quelconque représentant bourgeois ne sont que bonnet blanc et blanc bonnet. Mêmes méthodes, même mentalité.

M. Macdonald a déclaré qu'aucun arrangement n'avait été pris entre les gouvernements de Paris et de Londres pour qu'il eût une entrevue avec M. Poincaré, mais que s'il restait au pouvoir il est probable qu'il verrait le Président du Conseil français. Qui se ressemble s'assemble...

Après les journalistes anglais, M. Macdonald a reçu les journalistes des Dominions et de l'Inde. Il recevra cet après-midi, séparément les journalistes américains d'abord puis les journalistes français et les autres journalistes étrangers. Et il verra, naturellement, à agir pour le plus grand bien de la noble Albion...

Fumistes !...

RUSSIE

AH ! CES SOVIETS !

Au cours d'un entretien avec les représentants de la presse étrangère, M. Tchitcherine a déclaré que la reconnaissance des Soviets par l'Angleterre avait un caractère entièrement définitif. Les anciens traités seront soumis à un examen pour autant qu'ils contiennent des dispositions incompatibles avec les principes soviétiques.

La promesse réclamée par l'Angleterre que les Soviets s'abstiennent de toute propagande communiste dans ce pays n'est, a déclaré M. Tchitcherine, qu'un engagement réciproque pris habituellement par des puissances amies de ne pas se mêler aux affaires intérieures de chacune d'elles.

Voilà, fichtre, une parole qui vaut son pesant d'or ! Ainsi les Soviets prennent l'engagement de ne pas faire de propagande chez les autres !

Or, en ce qui concerne la France, M. Tchitcherine a ajouté : « Nous n'attendons plus que la France ; elle sait que nous sommes disposés à causer, mais directement avec Paris ».

Et c'est ainsi que les politiciens de Moscou sont prêts, à seule fin de constituer des alliances bourgeoises, à abandonner leurs partisans qui mériteraient l'action dans d'autres pays ! Et nous les verrons bientôt désapprouver leur feuille : l'Humanité...

Qu'en pensent les communistes sincères ?

En lisant les autres...

Comment on choisit une pièce de théâtre

Dans l'Ere Nouvelle, René Wisner, fin psychologue qui s'y connaît en gens de théâtre, fait dialoguer Miqué-Miqué et Champeller sur les Auteurs, la façon de les trouver et le procédé le plus usuel pour bien choisir leurs pièces :

— Mais, répliqua Champeller, quels sont donc les lecteurs des théâtres ? Dans certains salons, et non des moindres, ce sont les contrôleurs qui parcourent les manuscrits. Je l'assure que je n'exagère pas. Dans d'autres, ce sont des petites femmes qui couchent avec le directeur. Et leur jugement vaut encore mieux que celui du lecteur attitré. Celui-ci est rempli de préjugés. Il croit à des règles et à des lois. Il ne compte jamais, je ne dirai pas avec le génie des auteurs, mais avec leur fantaisie. Il a des pudeurs ridicules et des sévérités stupéfiantes. Un homme de lettres qui remplit les fonctions de lecteur perd son sens critique. Il est comme ces buveurs, habitués à de mauvais alcools, qui ne peuvent plus apprécier le savoir d'un vin rare. Comment découvrir, dans un lot de plusieurs centaines de manuscrits, ceux qui sont dignes d'être présentés à la foule ? Cela, en vérité, est plus difficile qu'on ne le suppose.

— Les lecteurs sont devenus inutiles, constata Miqué-Miqué, puisque les auteurs sont aujourd'hui des gens chics qui achètent ou louent des théâtres. Ils sont sur la scène comme dans leur appartement ou leur hôtel. L'amateur est devenu roi. Lui seul existe. Qu'est-ce qu'un maître, un fils de petits bourgeois, d'ouvriers, de rayons, faisant métier d'écrire à côté de ces milliardaires déclarant aux directeurs : « J'ai une pièce à monter. Je me rends donc acquiescent de votre salle. Combien en voulez-vous ? Je vous signe un chèque sur-le-champ. » En vérité, la lutte est-elle possible ?

Hélas, hélas ! Au théâtre comme ailleurs ce n'est pas le producteur qui joue de sa production. La comme partout, l'argent est la seule force, une force désanimatrice.

Le gaspillage

Pour gagner de l'argent, pour faire du commerce tout est gaspillé sans compter, tandis que les besoins des travailleurs restent insatisfaits... C'est ce qu'Engels Morel dans le Peuple illustre excellemment :

Pour avoir une idée exacte de l'électricité dépensée sans raison chaque soir, il suffit de pénétrer dans un bar de quartier nouvellement ouvert.

Le tenancier a fait mettre des lampes partout. Le plafond est constellé d'ampoules, les murs semblent lumineux.

Tant de clarté fait mal aux yeux des clients. Ces derniers font parfois la remarque que quelques commutateurs pourraient être fermés sans trop de dommage.

Mais les consommateurs insistent point, flatés qu'ils sont de fréquenter un établissement réputé pour « bien faire les choses ».

Pendant ce temps, le charbon du ménage augmente de semaine en semaine.

Plus la crise du franc s'accroît, plus le sac de houille vaudra cher.

Cela n'empêchera point la folie de l'éclairage intensif de continuer à se manifester librement sur tous les points de la grande ville.

Au prochain bal de l'Opéra, au lieu des trente mille lampes supplémentaires installées pour le dernier, on disposera quarante mille ampoules d'un voltage supérieur...

Jacques Bonhomme souffrira de faim et de froid dans les faubourgs, mais ses maîtres pourront danser jusqu'au matin dans un immense immeuble où la lée l'électricité fera merveille.

Aucun compte rendu du gala ne parlera, soyez-en sûrs, du nombre de tonnes de charbon dilapidées.

Quand donc Jacques Bonhomme se décidera-t-il à comprendre et à bousculer encore un coup les parasites qui lui parlent de brioche quand le pain manque, de « petits lits blancs » par charité quand les produits de son labeur lui sont volés quotidiennement pour édifier le luxe ?

L'appel au soldat

Dans la Liberté, Camille Aymard ne cache pas le jeu de la réaction et ses espoirs. Parlant de la dernière séance de la Chambre il écrivait hier soir :

Encore quelque temps de cette singulière propagande et personne ne se lèvera pour défendre un régime discrédité quand, au roulement des pupitres, succèdera le roulement des tambours d'un nouvel Angereau venant chasser du Palais-Bourbon les derniers pantins de la dernière Chambre.

Est-ce là ce que veulent les élus socialistes, radicaux-socialistes et communistes ?

Quand les conjurés assassinèrent, en 1903, le roi Alexandre et la reine Draga, la proclamation qui annonça le meurtre à la nation serbe se terminait par ces mots :

« Notre peuple était las d'être gouverné par un faible d'esprit et par une courtisane. »

La France, elle aussi, pourrait bien se lasser un jour d'être gouvernée par des incapables et par des mercantins.

Nous aussi, avec les travailleurs conscients, nous sommes las de ces comédies parlementaires et nous espérons bien, un beau jour, balayer tous les politiciens de leur Palais-Bourbon... Mais ce ne sera pas pour mettre à leur place des dictateurs — fussent-ils prolétaires — quand nous aurons chassé tous les représentants du Peuple, nous inciterons le Peuple à faire ses affaires lui-même, sans aucun intermédiaire.

DANS PARIS

12 ouvriers vont chômer

Hier matin, à 7 h. 30, un incendie dont on ignore les causes s'est déclaré dans une usine de cuir, chez M. Baudin, 102, Boulevard de la Villette.

Deux étages ont été la proie des flammes. Deux heures après l'incendie était circonscrit. Les dégâts matériels sont importants. 12 ouvriers vont se trouver en chômage du fait de ce sinistre.

Mais à l'Opéra nos profiteurs de guerre s'en sont mis hier soir jusque-là et... continueront.

ENCORE LE « RIGOLO » !

A 13 h. 30, hier, Capel Meyer, confectioneer, 55 ans, né à Vilna (Russie) demeurant 45, rue de la Victoire, a tiré plusieurs coups de revolver sur Olga Louririé, 42 ans, au domicile de cette dernière, 32, rue de la Rochefoucauld.

Une seule balle a atteint Mlle Louririé qui, blessée au visage, a été transportée à Lariboisière. Etat peu grave.

M. Legrand, commissaire de police du quartier Saint-Georges a envoyé Capel au dépôt.

C'est par jalousie et pour des questions d'intérêt que celui-ci avait fait parler le « citoyen Browning » comme disait ce vieux Gustave.

DEUX TRAMWAYS QUI SE TAMPONNENT

Hier matin, à 8 h. 55, devant le n° 88 de l'avenue de Versailles, deux tramways de la ligne 1 et 18 sont entrés en collision. Sept voyageurs ont été blessés peu grièvement.

UN CAMBRIOLAGE

En l'absence de sa locataire, Mme Hamis, actuellement en voyage, on s'est introduit dans l'appartement qu'elle occupe 41, rue Emile-Meunier.

On ignore encore le montant de cette usurpation.

En peu de lignes...

— Rodez, 7 février. — M. Lagarrigue, 72 ans, demeurant à Lavalette, près de Maleville, revient tard en voiture avec son fils, âgé de 35 ans. A 500 mètres de l'habitation, à un tournant brusque, une roue du véhicule heurte le parapet de la route. Sous le choc, le véhicule se renverse. Le père, relevé sans connaissance, expira quelques heures après ; le fils n'a que quelques contusions sans gravité.

— Rodez, 7 février. — Une fillette de 3 ans, Blanche Fillol, du Gua, commune d'Arzac, que sa mère avait laissée un instant seule dans la cuisine, est trouvée grièvement brûlée par la mère à son retour. L'enfant expira après une heure d'horribles souffrances.

— Gamet, 7 février. — A Bayet, un vieillard, M. Gilbert Grosbot, veillé son fils mourant, lorsque le feu se communiqua à ses vêtements. Le malheureux réussit à se débarrasser à éviter la mort, mais il est grièvement brûlé par tout le corps.

DERNIERE HEURE

Les « révolutionnaires » mexicains évacuent Vera-Cruz

On mande de Brownsville (Texas) à l'Associated Press que le général Huerta a transféré la capitale du gouvernement révolutionnaire à Tuxpan où il s'est rendu lui-même accompagné de son Etat-Major, à bord d'un vapeur d'une compagnie pétrolière. Toute les troupes révolutionnaires quittent Vera Cruz par chemin de fer à destination de Tuxpan.

A TRAVERS LE PAYS

Pendant que les uns s'abient le champagne, les autres...

Amiens, 7 février. — Les époux Pelcoart, débitants à Saint-Firmin, commune du Crotoy, ont été trouvés asphyxiés dans leur chambre par un réchaud à charbon de bois. Dans une lettre posée sur une table, ils ont déclaré que, très âgés et dans la gêne, ils préféraient mourir ensemble que de recourir à l'assistance.

Mais la société actuelle est très bien faite, n'est-il pas vrai ?

LEURS DIVIDENDES

Alais, 7 février. — La nuit dernière, aux mines de Rochelle, un coup de mine ayant explosé trop tôt a tué deux ouvriers, nommés Cavaille, marié, père de deux enfants et Just Victor, sujet polonais, célibataire.

Tous les jours des victimes du travail ! Tous les jours des foyers brisés !

DEUX HOMMES A LA MER...

Antibes, 7 février. — Aujourd'hui à 1 h. 30, les pêcheurs Joseph Lucelin et Pierre et Tonin Isnard, habitant Antibes, étaient occupés à placer leurs filets au large de la pointe du cap d'Antibes. Plusieurs vagues de fonds successives ont fait chavirer l'embarcation, jetant les trois hommes à la mer. Ceux-ci ont essayé de gagner le rivage à la nage. Joseph Lucelin y parvint et se trouve le seul rescapé. Pierre Isnard parvint également au rivage mais expirait aussitôt. Le corps de Tonin Isnard n'a pas encore été retrouvé.

ILS SE RENVOIENT LA BALLE !

Moulins, 6 février. — Le congrès communiste réuni à Moulins, a décidé de repousser toute alliance avec les socialistes (S.F.I.O.) en vue des élections législatives prochaines. Il a ainsi repoussé la proposition qui lui avait été faite récemment par le congrès socialiste de Monthuon de former une liste unique composée de socialistes (S.F.I.O.), socialistes autonomes et communistes. Le congrès a désigné ses candidats pour les prochaines élections législatives dans l'Allier.

LES MEFAITS DE LA BOURRASQUE

Toulon, 7 février. — Au cours de la bourrasque, un chaland chargé de tuyautage et le torpilleur d'escadre Cimetière, en réparation dans l'arsenal, ont été dérivés par suite de la violence du vent et se sont échoués devant la cale du Mourillon. Des mesures ont été prises pour le renflouer.

L'autorité maritime a été informée que le bateau de pêche Gagne Auguste a été jeté à la côte aux îles Porquerolles. L'équipage a été secouru par le cuirassé Patrie.

LES FAUVES EN LIBERTÉ

Toulon, 7 février. — Un étrange événement, causé par le vent de nord-ouest qui souffle avec violence dans la région de Toulon, s'est produit hier, à proximité de la gare de Cuers-Pierrefort, où se trouve le centre de dirigeables de la marine.

Au moment où passait le train de marchandises numéro 7.480 allant de Nice vers Toulon, une forte rafale enleva d'un wagon une cage à deux compartiments renfermant des fauves. En tombant sur le ballast, la cage se défonça. Un lion se trouva ainsi rendu à la liberté ; il s'élança à travers la campagne, semant la terreur parmi la laborieuse population agricole de la localité. Les brigades de gendarmes et le personnel de l'aéronautique ont été aussitôt alertés pour organiser les battues et tâcher de rejoindre le fauve avant qu'il pût faire des victimes.

Le lion appartient à la ménagerie Laurent qui, ces jours derniers, a donné à Nice quelques représentations.

Le personnel de la ménagerie s'est joint aux gendarmes et aux soldats pour faire les battues qui, dans la soirée d'hier, n'avaient pas donné de résultats. Les habitants se sont hâtés de rentrer chez eux et de fermer les portes de leurs maisons et de leurs jardins.

Les wagons qui transportaient les cages des fauves de la ménagerie ont été garés à Cuers.

Si Tartarin avait été là...

LE SAC VOYAGE

Saint-Etienne, 7 février. — Un sac postal contenant des dépêches et des chargements à destination de Montbrison, Roanne et autres villes de la région a été volé par un inconnu près de la gare de Saint-Just-sur-Loire, puis retrouvé vide de son contenu entre cette gare et celle de Saint-Just-Saint-Rambert. On ignore l'importance du vol.

Feuilleton du Libertaire 8-224

Le Drapeau Noir

par Tony RÉVILLON

DEUXIEME PARTIE

Mourir en combattant

XIII

LE DEVOIR

— Il ne sera pas dit que je t'ai refusé, mère ! Je déjeunerai avec toi.

Lentement, bien lentement, Hélène prépara le déjeuner.

— Ne vous pressez pas, Catherine, disait-elle à la femme de ménage. Mon Dieu ! comme vous êtes vive ! Le feu prendra bien tout seul, sans que vous vous époumonniez à souffler dessus.

Quand tout fut prêt, elle regarda l'heure. Dix heures et demie. « Une heure est gagnée ! », dit-elle triomphante. En voyant son fils à table, elle fut prise d'attendrissement.

— Comme tu es bon pour moi ! Comme tu me gâtes !

Victor sourit tristement. Lui aussi avait regardé l'heure.

— Tu as tort de t'inquiéter, je t'assure. Je te le disais bien : Rien de moins certain qu'un soulèvement. Avais-je raison ? Tu

vois, la matinée est passée, et il n'y a rien eu.

En ce moment, le tocsin se mit à sonner, et les coups de feu se succédèrent dans l'éloignement.

— Ah ! dit Victor en se levant tout pâle.

— Je ne m'étais pas trompée ! s'écria la mère. Mon enfant chéri, mon fils !

Pendant qu'elle le tenait embrassé, Victor cherchait un moyen de s'échapper, de sortir à son insu. Inutile de discuter avec elle. La pauvre femme ne comprenait rien ni à ses idées, ni à sa mission, ni à la hauteur de son devoir. Elle l'aimait, voilà tout, et devant cet amour Victor se trouvait sans force. Sa mère avait tant fait pour lui ! Il sentait si bien qu'il était tout pour elle ! Cependant on se battait, on se battait sans lui, sans lui qui avait dit aux combattants : « Votre cause est juste ! » Il ouvrit la fenêtre. La fusillade qui avait cessé recommença dans la direction du Palais de Justice. Victor aperçut de loin, sur la place Louis XVI, à l'extrémité du cours, des soldats placés là sans doute pour barrer le pont sur le Rhône. « Si l'on m'empêchait de passer ! », se dit-il. Il sourit.

« Quand on veut passer on passe. » Les coups de feu se rapprochèrent. Maintenant on se battait sur deux points. « On me trahira de lâche, et l'on aura raison ! » Des têtes de curieux parurent aux fenêtres voisines. « On me voit ! », Victor se retira vivement de la fenêtre, mais il ne put tenir dans la chambre. Il allait et venait, se penchant à chaque tour au dehors. Sa pâleur augmentait. Sa mère ne le quittait pas des yeux. Elle souffrait de le voir souffrir ; mais il était là, et sa présence c'était le salut !

Tout à coup la fusillade cessa. « Si c'était fini ? Si l'ennemi avait été comprimé des

le début ? Cela arrive. Les gens sont surpris, prennent peur. Ils se sauvent et rentrent chez eux. » Un coup de canon rejeta Hélène en arrière, tremblante.

Ce coup de canon était sans doute dirigé contre une barricade. Il y avait des gens qui avaient eu aussi, des mères ou des femmes. Victor se pencha une dernière fois à la fenêtre, si violemment qu'on eût dit qu'il voulait se précipiter.

Hélène courut à lui.

Tiens, regarde ! dit-il en lui prenant le bras et en lui montrant M. Chazal qui marchait, suivi de son fils, dans la direction de Lyon. Il part, lui ! Cependant il a une fille, et il aime cette fille comme tu m'aimes ! Pour me sauver, mère, tu me déshonores !

Elle lui entourait les jambes de ses bras. — Ne parle pas, ne dis rien ! Reste !

Il essayait de se dégager. Il finit par dénouer les mains de sa mère et par la soulever dans ses bras.

— Je t'adore, lui dit-il. Tout ce qu'il sera possible de faire pour venir, je le ferai, mais il faut que je parte ! Et je pars !... Maintenant elle se cramponnait aux revers de son habit, répétant :

— Je n'ai que toi, je n'ai que toi !

— Victor, dit une voix, nous n'avons que vous !

Hermia venait de paraître à l'entrée de la chambre.

— Ah ! ma fille ! s'écria Hélène, je n'en puis plus ! Aide-moi, aide-moi !

— Ma mère, dit Victor, doit me laisser partir comme vous avez laissé partir votre père, Hermia !

Un deuxième coup de canon retentit. Des ouvriers passèrent sur le cours en criant. Ceux-là aussi allaient se battre.

— M'estimeriez-vous si je restais ? dit Victor à Hermia.

— Oui, répondit-elle. Et c'est pour que vous restiez que je suis venue. Ne parlons pas de moi : Victor, je vous l'ai dit, votre sort sera le mien. Mais votre mère ? Ne devez-vous pas à votre mère autant qu'à vos idées ? Est-ce que les liens qui vous attachent à elle sont moins forts que ceux qui vous unissent aux hommes de votre parti ? Lorsqu'il s'agit de vous, a-t-elle jamais hésité ? Est-ce que pour vous éviter, je ne dis pas une souffrance, mais une contrariété ou un ennui, elle n'aurait pas renoncé à tout ? De quel droit la sacrifieriez-vous aujourd'hui ? Vous battre ! Ceux qui se battent se haïssent. Haïssez-vous quelqu'un ? Non, vous n'avez que de l'amour pour tous. Vous portez en vous un idéal que vous répandez par la parole et dont vous rêvez le triomphe par l'apostolat. C'est la votre rôle, à vous. A d'autres de risquer leur vie ! Les philosophes ne sont pas des soldats. Si votre cause est juste, vous lui rendrez plus de service en vous gardant pour elle qu'en tombant derrière une barricade comme une obscure unité !

— O ma chère Hermia, dit Victor, est-ce vous qui parlez ainsi ? Lorsqu'une armée va livrer bataille pour défendre sa patrie contre l'invasisseur, elle ne compte pas dans les rangs que des paysans ignorants et des esclaves. Elle renferme aussi des penseurs, des philosophes, des artistes, de jeunes hommes dont la vie serait plus utile à la France que la mort. S'ils fuient, on serait-ils moins des déserteurs et des lâches ? Non ; ils doivent, comme les plus humbles, rester sous le drapeau. Eh bien, c'est la même chose aujourd'hui, avec cette différence que la guerre civile est supérieure à la guerre étrangère, comme la justice est supérieure à l'intégrité du territoire.

et l'idée à la conquête ! J'ai prêché la justice. C'est pour la justice qu'on se bat. Pour la plupart des combattants, le mot est vague, la réalisation lointaine. Cependant ils n'ont pas hésité, et leurs femmes, les femmes du peuple, ne se sont pas mises en travers de leur porte. Au contraire, elles leur ont dit : « Allez vous battre pour vos enfants ! » Et vous, les femmes de la bourgeoisie, intelligentes, instruites, vous ne les intertiez pas, quand c'est à vous d'être les plus fortes et de donner l'exemple ! O mea chères bien-aimées ! O ma mère, oui, je te dois du bonheur pour tout ce que tu as souffert ! Hermia, pour vous aimer, je voudrais vivre ! J'espère ne pas mourir, revenir victorieux ! Mais le sacrifice doit-il être complet que l'hésitation ne nous serait pas permise. Ne me retenez pas ! C'est parce que je suis un philosophe que ma place est au premier rang, et que sans colère, sans ivresse, avec l'enthousiasme froid du bien, je dois combattre pour les déshérités ! Vous l'avez dit, je n'ai pas de haine. Victorieux, je me mettrai entre les vainqueurs et les vaincus pour empêcher les représailles. Ce qui arrivera, je l'ignore ; ce que je dois faire, je le sais.

La mère n'avait rien entendu. Pendant qu'il parlait elle se taisait, et quand il eut fini elle se mit à crier :

— Reste ! reste !

Victor prit les mains d'Hermia, l'attira vers lui :

— Je vous donnerai de mes nouvelles, lui dit-il. J'espère revenir. Veillez sur ma mère !

(A suivre)

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Les grèves

Chaussure de Paris. — La grève continue pour les maisons Nastro et Valsamie. Les grévistes sont décidés à lutter à outrance et font appel à la solidarité ouvrière. Un appel est fait auprès des ouvriers grecs et arméniens pour former une section dans le syndicat de la chaussure.

Electriciens de la maison Devilaire. — Les monteurs-electriciens et aides des chantiers du Printemps, du Moulin Rouge et du Bon Marché, réunis à la Bourse du Travail, décident, devant l'intransigence de la maison Devilaire et Rougé, de continuer la lutte jusqu'à complète satisfaction, fortis de leurs droits et de la justesse de leurs revendications.

Mouleurs-mosaïstes de Paris. — Le mouvement de notre corporation, peu nombreux, est complet : après dix jours de lutte, le moral est aussi ferme. Pendant le mouvement, la permanence sera assurée au siège du Syndicat unique du Bâtiment, 4^e étage, Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau, 10^e, téléphone Nord 93-02. Le Syndicat apporte tout son appui à notre organisation.

Ce matin, réunion des grévistes, à 9 h. 30 et pointage des cartes, salle 13, 4^e étage. Présence assurée d'un secrétaire de la Fédération des travailleurs du bâtiment et des travaux publics.

Les fonds seront reçus par le trésorier du S.U.B., bureau 30.

Tabletterie parisienne. — Depuis lundi, il y a 350 grévistes, soit 95 % du personnel, qui ont quitté le travail dans trois fabriques de Paris pour obtenir une augmentation de salaire.

Ils se sont réunis hier, à la Bourse du Travail. Après avoir constaté qu'il n'y avait aucune déflection, ils ont donné mandat à leur Comité de grève de poursuivre les pourparlers engagés.

Chiron, secrétaire de la Fédération confédérée du Bois, et Guiraud, secrétaire de l'Union de la Seine, ont encouragé les grévistes à la résistance.

Réunion aujourd'hui, à 15 heures, à la Bourse du Travail.

Brasseurs d'Arcis-sur-Aube. — Les ouvriers de la brasserie Arcisienne, payés seulement à raison de 1 fr. 75 de l'heure, se sont mis en grève pour demander 2 fr. 25. Combien faut-il faire d'heures dans cet établissement pour gagner un modeste morceau de pain ?

Textile de Dunkerque. — La grève bat son plein. Hier matin, après leur prétention de lock-outer les ouvriers pendant 48 heures, les patrons ont ouvert leurs portes. Il ne s'y présentait aucun ouvrier.

La grève est donc générale et les grévistes sont pleins d'enthousiasme.

Usines de Bédarieux. — La direction ayant refusé l'augmentation de salaire demandée, les ouvrières de deux usines de Bédarieux (Hérault) ont cessé le travail. Elles ont ensuite tenté de débaucher leurs camarades des usines similaires.

Les revendications

Dockers et employés de Dunkerque. — Le Comité patronal de Dunkerque vient d'examiner le salaire minimum dans le travail aux pièces et l'augmentation des employés de commerce.

Le statu-quo a été maintenu pour le travail aux pièces dont le salaire minimum est fixé à 28 francs.

Une augmentation de 15 % est prévue pour les employés.

Les syndicats ouvriers discuteront de ces propositions.

Employés de l'ameublement parisien. — Le syndicat confédéré des employés de la Seine a signé un accord avec les différents syndicats patronaux de l'ameublement, en vertu duquel les magasins seront fermés du samedi soir au lundi matin.

LETTRE D'ALSACE

L'action des fonctionnaires

Le Comité d'action du département du Bas-Rhin, composé d'organisations appartenant à la Fédération Nationale des Syndicats de Fonctionnaires, au Cartel confédéré, au Cartel Unitaire et d'organisations indépendantes ;

Convenant que les revendications les plus légitimes des fonctionnaires et agents des services publics ne pourront aboutir qu'avec l'unité d'action la plus absolue ;

Prie les organisations y étant représentées de faire sur leurs organisations centrales toute la pression nécessaire pour que cette unité d'action soit immédiatement réalisée, non seulement départementalement, mais nationalement.

Il importe qu'il soit constitué un comité unique et qu'il soit établi un programme minimum commun de revendications.

Ces conditions remplies, les fonctionnaires pourront agir avec toute l'ardeur nécessaire pour obtenir satisfaction.

Le Comité soumet dès maintenant comme programme d'action la revendication suivante : le paiement des traitements et salaires en francs-or.

Cette revendication sera communiquée aux organisations centrales : Fédération des fonctionnaires, C.G.T. et C.G.T.U., en les informant que les fonctionnaires sont disposés à soutenir moralement et pécuniairement toutes les revendications sur cette base fondamentale du paiement en francs-or, moyen efficace pour la classe ouvrière de ne pas supporter seule et plus longtemps les conséquences de la dévalorisation du franc-papier et de la hausse constante des denrées de première nécessité.

Voilà un exemple qui mérite d'être suivi : unité d'action dans le bas et pression sur les états-majors afin de mener une lutte sérieuse contre le patronat.

Cartel Unitaire des Services Publics
FEDERATION DES FONCTIONNAIRES

Vendredi 8 Février 1924

GRAND MEETING DES SERVICES PUBLICS

A 20 h. 30, salle JAPY.

Orateurs du Cartel Unitaire :
SEMARD, NILES, LARTIGUE.

La Fédération des fonctionnaires désigne elle-même ses orateurs.

P. S. — Tous les secrétaires de Fédérations intéressées sont priés de passer à la Fédération postale prendre des tracts annonçant le meeting.

LE CONFLIT de la Verrerie ouvrière d'Albi

Nous avons reçu la lettre suivante :

« Le Comité directeur de la V. O. constate les bruits répandus habilement par le conseil et nos adversaires, assurant ceux qui ne travaillaient pas sous le contrôle des deux organisations autonome et confédérée qu'ils seront, comme lors de la première occupation de l'usine, payés intégralement. « Malgré ces manœuvres qui constituent une prime à la jalousie, le Comité directeur est heureux d'enregistrer que la quasi-unanimité du personnel a répondu présent à son appel. Le travail est normal, et chacun est convaincu fermement de la justice de sa cause, et reste résolu plus que jamais à obtenir enfin que liberté entière lui soit laissée d'adhérer ou ne pas adhérer à la caisse antistatutaire du conseil. »

« Nous voulons toujours espérer, avant que l'irréparable s'accomplisse, que le prolétariat tout entier saura dire et faire comprendre aux dirigeants de la V. O. que nul n'a le droit d'imposer une adhésion à une caisse dont la validité est contestée par un procès engagé, et dont la solution juridique n'est retardée que par les manœuvres dilatoires de nos adversaires. »

« Quoi qu'il arrive, nous avons conscience d'avoir fait notre devoir en lançant ce suprême avertissement. »

Pour les ouvriers au travail :
Le Comité d'usine.

D'autre part, le Conseil, par l'organe de son délégué Hamelin, est résolu à ne pas s'incliner devant le personnel. Il a l'intention de faire une égratoune.

Le Comité d'usine a des disponibilités pour travailler pendant quinze jours, mais il n'a pas l'intention de continuer ainsi pendant semblable durée. Il pense qu'un arrangement interviendra d'ici là.

DANS LES CHEMINS DE FER

L'augmentation des tarifs

Le Conseil supérieur des chemins de fer s'est réuni mercredi.

Dans la discussion, le délégué du gouvernement a soutenu les majorations proposées par le représentant des réseaux.

Ont été entendus pour la forme, les délégués des voyageurs de commerce, des voyageurs ordinaires, des touristes.

Le délégué du personnel s'est élevé contre toute augmentation. Celui des cadres s'est prononcé pour.

Finalement, il est décidé par 57 voix contre 3 et 9 abstentions de majorer les tarifs actuels pour une période allant jusqu'au 1^{er} mai 1925. Les relèvements proposés par le Conseil supérieur sont ainsi établis :

Marchandises.....	14,5 %
Voyageurs de 3 ^e cl.....	48 %
Voyageurs de 2 ^e cl.....	47 %
Voyageurs de 1 ^e cl.....	50 %

D'après les prévisions, ce relèvement donnerait 1 milliard 530 millions en plus de recettes et arriverait à un chiffre voisin de l'équilibre budgétaire des réseaux dont le déficit total actuel est d'environ 1 milliard 650 millions.

Décidément, la victoire nous revient cher. Les malheureux que nous sommes ne pourront plus monter dans le train. En plus, l'augmentation du tarif marchandises va faire augmenter la vie déjà trop chère pour nos salaires.

Pendant ce temps-là, les actionnaires touchent néanmoins leurs dividendes, malgré le déficit. Les gros chefs reçoivent des appointements princiers. Les gros bonnets de divers horizons voyagent à l'œil, en première.

Paye, populo, paye ! Il faut les payer, la guerre du Droit, le traité de Versailles, l'occupation de la Ruhr, le Bloc national, l'impérialisme français. Serre-toi la ceinture, mais il faut payer !

C. MAFOR.

Les mouleurs-mosaïstes

La corporation qui compte environ 60 professionnels a pour unique travail la fabrication des carreaux en ciment qui servent pour les salles de bain, vestibules, etc.

Alors que les conditions de vie sont de plus en plus difficiles, les salaires restent aux environs de 3 fr. 25 et 3 fr. 50 de l'heure. Il est vrai que les patrons, par l'appât d'un gain momentanément supérieur, tentent le rétablissement général du travail aux pièces.

Aujourd'hui la fabrication de 100 carreaux coûte au patron de 16 à 18 frs. de main-d'œuvre, la fourniture et les frais généraux peuvent lui doubler ce prix. Mettons 45 francs avec l'emmagasinage. Et les barreaux sont revendus autour de 75 francs !

Poussés par les récentes augmentations du prix de tout ce qui est nécessaire à leur existence, les mouleurs-mosaïstes se sont décidés à demander la suppression totale du travail aux pièces, un salaire horaire de 4 francs et le respect des lois sociales. Ce sont les motifs de leur mouvement.

Cette corporation peu connue parce que peu nombreuse, mérite l'attention du prolétariat autant que d'autres plus favorisées. Par la solidarité de ses membres, appuyée maintenant par les autres corporations du Bâtiment, elle saura prouver ses capacités.

POLITIQUE ET SYNDICALISME

Diverses tendances, diverses psychologies. Pourtant syndicaliste doit signifier travailleur. Le travail, le seul qui soit conscient est celui qui assurerait au corps et à l'esprit son plein développement et ferait ainsi de tous les individus des êtres beaux et sains.

Donc le syndicalisme, c'est-à-dire la lutte dans le travail, est la recherche d'une vie économique satisfaisante pour la santé de chacun, c'est la recherche, au point de vue intellectuel, de l'esprit libre, capable de détruire en lui tous les préjugés, lesquels empêchent l'individu de s'affranchir complètement et lui laissent cet atavisme de passivité, de contrainte qui le font exiger un maître.

Syndicalistes, hommes rebelles tendant leurs efforts pour la suppression de tout ce qui n'est pas travail utile pour le beau et le bien de l'humanité.

Alors ! Travailleurs, des députés, des politiciens ? Producteurs ? De quoi ? Pour qui ? Un peu de bon sens.

Il vous faut des discoureurs, des représentants politiques. Il est normal alors que vous soyez à leurs ordres.

Gras bergers ou moutons saignants ? Non. Mais dites-moi, ce sont des hommes en qui vous placez votre confiance. Défense d'y toucher ou gare la boue !

Ironie de votre compréhension étroite. Ces estomacs humains faits tout comme les vôtres, se contentent-ils chaque samedi ou chaque fin de mois de toucher 3 et 3 fr. 50 de l'heure ? Il est vrai qu'avec leurs économies, ils vous prêteront 100.000 francs pour la construction d'une maison commune.

Quand vous vous engouffrez dans le métro ou en province sur votre bécane, avez-vous remarqué leur automobile de luxe ? Ce ne sont pas les mêmes jambes que les vôtres.

Quand l'été s'annonce, vous allez prendre l'air aux Buites-Chaumont ou dans la petite banlieue, mais avez-vous pensé que les députés, même communistes, peuvent s'offrir plage ou montagne ? Ont-ils, avec ce qu'ils gagnent en plus que vous, emmené à leurs frais, vos petits ou malades ?

Non, il y a une différence de classe dans vos poudrons.

Et cela est vrai, il y a comme toujours des corps en chair et en os, les uns, des maîtres, les autres des esclaves.

Il est vrai qu'ils vous flattent de belles paroles que vous n'avez pas apprises, tout comme vous les entretenez avec du travail qu'ils n'ont pas appris non plus ou qu'ils ont oublié. Et navré, vous répétez ce qu'ils vous apprennent chaque jour : il faut des maîtres appelés dictateurs ; le peuple ne peut, ne sait se diriger lui-même. Et ce peuple, c'est-à-dire vous, vous préparez ces maîtres. Il est vrai qu'aux plus adroits, il est promis d'être petit maître et chacun voit sa petite place.

Peuple ! Entité, que ne fait-on pas en ton nom !

Et vous allez, semant votre graine : Vivre sans maître utopie, ce qui signifie : camarades, ne vous améliez point, ne pensez pas à cet esprit d'indépendance et d'individualité : vous êtes le travail, restez le travail, ne soyez pas chacun un homme, soyez le peuple : sachez obéir, nous saurons commander.

Vivre libre : utopie. Qui ne le saurait, de par votre conduite vous en donnez des preuves profondes.

Pourtant, il se trouve des hommes, qui avant d'être le peuple, sont eux-mêmes. Ces hommes, ils aiment la lutte, d'abord parce que la leur est belle et de ce fait indispensable. Ce sont les précurseurs d'un idéal qui met fin à toute ambition, d'un idéal qu'ils ne vivront pas, d'une utopie d'aujourd'hui, certes, mais d'une réalité de demain, ils sont les premiers et souvent les seuls contre les calamités des brutes. Les seuls qui ne veulent pas de maîtres, parce que ces maîtres, même communistes, ont voté des crédits pour la tuerie des esclaves.

Et vous voudriez les attaquer continuellement ! Et vous voudriez les supprimer parce qu'ils combattent toutes les chaînes, parce qu'ils veulent leur révolution abattant non pas un Etat, mais tout Etat ! Alors, camarades endormis, ceux qui ne sont que des esclaves d'un parti politique, syndicalistes vrais travailleurs, pour supprimer les maîtres, devenez libres, ce sera la chute des Etats et notre utopie bien près d'être réalisée.

MILLY.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le gérant : Gabriel BRAYE

Imprimerie spéciale du Libéraire
10-12, rue Paul-Lelong, Paris

FAITES DES ABONNES au "Libéraire"

Découpez le placard ci-contre et faites-le remplir par un camarade

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE	POUR L'ÉTRANGER
Un an..... 64 fr.	Un an..... 96 fr.
Six mois..... 32 fr.	Six mois..... 48 fr.
Trois mois..... 16 fr.	Trois mois..... 24 fr.
Chèque postal : Ferandel 586-65	

De préférence utilisez notre Compte Chèque Postal Ferandel n° 586-65 Paris
Vos frais d'envoi de fonds ne s'élèveront qu'à 0 fr. 25 — aucun risque de perte.

FEDERATION ANARCHISTE DU CENTRE

A un camarade de Moulins

En réponse à l'article du camarade Auboué, je tiens à éclairer la situation autant que possible.

Si les groupes de Montluçon et de Limoges ont pris l'initiative de faire un appel pour la création d'une fédération anarchiste dans le centre, ce n'est certainement pas dans l'intention d'embrigader les groupes et d'individualités, et de leur imposer une discipline quelconque.

Le seul titre d'anarchiste suffit à démontrer que l'idée de discipline, est loin de nous, ou alors notre antiautoritarisme n'aurait plus de raison d'être.

On ne peut faire seul la Révolution. En restant isolé, on est moins fort qu'en s'associant. L'individu n'est pas trémié quand il apporte librement son effort à d'autres efforts pour un but commun qui tend à élever la force de chaque unité.

Il faut nous connaître et nous entendre pour la propagande à faire. C'est ce que nous nous proposons à quelques-uns par le moyen de la Fédération du centre.

Donc, à dimanche, mon cher Auboué, tu auras une bonne occasion de discuter avec tous les intéressés.

René DELORME.

Communiqués Syndicaux

Minorité syndicaliste de la Seine. — Réunion de la Commission ce soir, à 17 h. 30, Bourse du Travail, 4^e étage, bureau 26.

Ameublement parisien. — Réunion d'aujourd'hui :

Maison Gaveau, rue Castel, à Fontenay-sous-Bois : Réunion de tout le personnel à 18 h. 30, salle Bouillot, rue Castel, en face l'usine. Orateurs : Demouilliers et Fayet.

Moyens de communication : Trams Porte de Vincennes à Fontenay ; descendre à la station « Rigolois ».

Réunion de demain :

Samedi, à 18 h. 30 précises : Réunion de la Commission intersyndicale, 2, rue Saint-Bernard. Il ne sera pas envoyé de convocations individuelles. Prière aux délégués des syndicats et aux orateurs de considérer cette note comme un tenant lieu. Voir le « Libéraire » de demain où cette convocation sera renouvelée.

Chauffage (Syndicat autonome). — Réunion de la Commission ce soir, à 17 h. 30, à la permanence.

Chemins Paris P.O. — En raison de la tenue du meeting du Cartel unitaire des Services publics, l'assemblée générale du Syndicat est reportée au mardi 12 février 1924, à 20 h. 30, au siège du Syndicat.

Tous les camarades doivent se faire un devoir de participer au meeting de la salle Japy, 160, boulevard Voltaire, ce soir vendredi, à 20 heures précises.

Contre l'augmentation des impôts ; Contre l'augmentation des tarifs de transports ; Contre la réaction. Tous debout !

Marchésiers. — Grande réunion corporative, demain, à 15 heures, Bourse du Travail.

Revendication de 0 fr. 75 pour les ferrures et de 0 fr. 80 pour les teneurs de pied.

Minorité des Chauffeurs, Mécaniciens, Conducteurs. — Les camarades dégoûtés de voir le syndicalisme s'enfoncer de plus en plus dans l'ornière politicienne, et qui aspirent sincèrement à son redressement en même temps qu'à son indépendance, sont invités, en vue de la formation de la Minorité, à se réunir le samedi 9 février, à 18 heures, Bourse du Travail, au 4^e étage, bureau 13.

Gaz. — Le personnel de la Société de Gaz de Paris est invité à répondre en nombre important à l'appel fait par le Cartel unitaire des Services publics, en assistant au meeting de la salle Japy, ce soir, à 20 h. 30.

Syndicat unique des P.T.T. (1^{er} Groupe). — Groupe d'action pour l'unité, à 15 h. 45, salle Viondy, 126, avenue Jean-Jaures.

A 16 h. 45, même salle, réunion du Groupe. Orateur : Lartigue.

Minorité des Terrassiers. — Réunion à 17 h. 30, Bourse du Travail, 4^e étage, bureau 26.

C.I. des 5^e et 6^e. — Réunion des délégués ce soir, à 20 h. 30, salle Salsac, 6, rue Lanterne.

Organisation du meeting. — Les membres de la Commission de contrôle sont priés d'être présents.

C.I. de Saint-Maur. — Le Comité intersyndical de Saint-Maur invite tous les secrétaires des groupes d'avant-garde : Parti communiste, Union anarchiste, Locataires, A.R.A.C., à assister à la réunion du C.I., salle Drouet, 2, place du Théâtre d'Adamville, ce soir, à 20 h. 30.

Mesures à prendre en faveur d'un camarade dont le mobilier est saisi et menacé de vente le 22 février, place du Marché.

DANS LE S. U. B.

APPEL A LA SOLIDARITE. — Le Syndicat unique du Bâtiment a, en ce moment, à soutenir le mouvement des électriciens de la maison Devilaire et Rougé. Il apporte son plein appui à la grève des mouleurs-mosaïstes. Il sera appelé demain à faire face à de nombreux conflits provoqués par la disproportion sans cesse grandissante entre les salaires et le coût de la vie.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Camarade administrateur du « Libéraire »
9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e)

Ci-joint veuillez trouver (ou bien)

Je vous adresse ce jour d'autre part la somme de.....

en mandat-poste (ou carte) ou chèque

postal pour un abonnement de.....mois.

NOM et PRENOMS.....

PROFESSION.....

ADRESSE.....

DEPARTEMENT.....

Dès maintenant la solidarité pécuniaire doit jouer. Que les camarades des chantiers et des ateliers fassent des collectes pour permettre d'assister les camarades les plus nécessiteux des mouvements en cours.

MENUISIERS. — Réunion du Conseil de la Section ce soir, à 18 heures, bureau 13, 4^e étage.

BRIQUETEURS-FUMISTES INDUSTRIELS. — Nombreux sont les bons camarades qui, du jour où ils s'apercevaient de l'emprise que nos organisations syndicales subissaient, quand ils virent les sales patte des politiciens s'apaisant sur l'œuvre dressée rien que par eux et au prix d'efforts journaliers, de privations et de désintéressement, devant ces tentatives jésuitiques, ces bons camarades désertèrent l'organisation et la besogne néfaste put s'accomplir en discréditant ceux qui résistent à l'emprise et en captant les aveugles et les arrivistes. Aujourd'hui, révoltés, indignés, pris d'un profond dégoût pour ceux qui accomplissent ou légitiment un tel travail de subordination, nous leur exprimons notre mépris.

Quant aux bons camarades qui ont abandonné, nous disons : « Par l'autonomie que nous allons réaliser, nous allons entreprendre à nouveau une besogne strictement syndicale, seul facteur efficace de transformation sociale. « Maintenant que le foyer syndical va être nettoyé, nous reviendrez, grossir nos rangs et seconder nos efforts. Rappelez-vous, camarades, les époques d'avant-guerre où, ne subissant pas l'influence des politiciens, nous remplissions la salle Ferrer ; il faut que votre propagande sur les chantiers fasse ressortir que, bien débarrassés du cancer politique, nous allons œuvrer pour ne plus subir le joug patronal et pour imposer notre volonté sur les chantiers. »

C'est pourquoi les briqueteurs et fumistes seront nombreux à notre assemblée générale du 10 février qui se tiendra à la Bourse du Travail, à 9 heures du matin.

Nous y discuterons de nos prochaines revendications. Un contrat vient d'être examiné en commun avec le Syndicat confédéré ; il sera soumis à cette assemblée ainsi que les propositions de la 13^e Région.

MACONNERIE-PIERRE. — Tous à l'assemblée, dimanche, à la Bourse du Travail.

Comunicato — Il comitato intersindacale di lingua italiana ha preso l'iniziativa di aprire dei corsi di lingua francese per gli operai italiani organizzati o no. Vi saranno dei corsi elementari, e dei corsi per gli operai che già hanno delle conoscenze della francese.

Il primo corso sarà aperto prossimamente. Gli operai italiani, che desiderano iscriversi, devono presentarsi all'Ufficio della nostra opera straniera, 33, rue Orange-aux-Belles, e inviare domanda per iscritto. Al momento dell'iscrizione, una tassa di ammissione di 4 franchi dev'essere pagata, per tutto il corso.

Se un iscritto mancasse tre volte consecutive o 6 volte alternativamente durante tutto il tempo dei corsi al quale è ammesso, deve ripagare la tassa di ammissione di 4 franchi. Le lezioni saranno date da insegnanti organizzati.

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et Banlieue

Fédération anarchiste de la Région parisienne (Comité d'initiative). — Demain, à 21 heures, rue de Bretagne, 49.

Ecole du Propagandiste. — Ce soir, à 20 h. 30 précises, 51, rue du Château-d'Eau : Cours de français par Mazurier.

Groupe musical. — Les camarades qui désirent adhérer au Groupe musical sont priés d'écrire à Brutus Mercereau, au « Libéraire ».

Groupe anarchiste du 13^e. — Ce soir, à 20 h. 30, Maison des Syndicats, 163, boulevard de l'Hôpital : Controverse entre camarades. Invitation à tous les sympathiques.

Jeunesse anarchiste. — Le Maison Commune ayant ouvert ses portes, réunion ce soir vendredi, à 20 h. 30. Causerie.

Invitation à tous.

Province

Aux Camarades de la Charité-sur-Loire. — En vue de former un groupe, tous les anarchistes et sympathisants de la région sont priés de se mettre en rapport avec Noël Saint-Martin, à La Chapelle-Monlinart, près de la Charité-sur-Loire (Nièvre).

Pour que vive le "Libéraire"

Pierre, 2 fr. ; 4 Charpentiers en bois sympathisants, 20 fr. ; Lui, 3 fr. ; Louslat, 4 fr. ; Fernand, 2 fr. ; Maurice, 5 fr. ; Lysi, 1 fr. ; Meyer, 5 fr. ; Paul Poule, 1 fr. ; Chiko, 2 fr. ; Maury, 5 fr. ; Lecomte, 5 fr. ; X... 2 fr. ; Champenois, 1 fr. 50 ; Jean Conan, 4 fr. ; Corcelle, 2 fr. ; Soullier, 9 fr. ; Pierre Le Roux, à Nantes, 5 fr. ; Peter Cerrut, 4 fr. ; de la part de Lysi, 20 fr. ; la Roulotte, 5 fr. ; Charles Lutz, 5 fr. ; Vilmort, 1 fr. ; Content et Co, 5 fr. ; En passant, 2 fr. ; Thomas, à Nierne, 5 fr. ; Laval, 3 fr. 50 ; N... 2 fr. ; un Espagnol, 1 fr. ; H. Sorg, 5 fr. ; Hermann-Mazurier, 10 fr. ; un Libéraire espagnol, 5 fr. ; Poinard, à Saint-Etienne, 3 fr. ; X... 5 fr. ; Yves Carpentier, 15 fr. ; Deffran, 5 fr. ; un Copain, 2 fr. ; 3 Copains chantier Arts-et-Métiers, 15 fr. ; Espada, 2 fr. ; Aumaire, 3 fr. 50 ; 0 fr. 50 ; Arnoud, 1 fr. 75 ; Pierre, 0 fr. 50 ; Y... 1 fr. ; Mailliet Gabriel, 2 fr. ; Vauville, 0 fr. 50 ; Benich Antoine, 5 fr. ; L. M., 5 fr. ; Louis, 3 fr. ; Tessier et sa compagne, 2 fr. ; Gravaud, Bagnole, 1 fr. 50 ; Vicente Mozzo, 2 fr. 70 ; Laroque, 1 fr. ; Mercier, 3 fr. 25 ; En passant, 1 fr. 50 ; Derviz Edgar, 2 fr. ; Emma Mora, 10 fr. ; David Marcel, 10 fr. ; Auger René, 1 fr. 40 ; Gouzien Pierre, 25 fr. ; Saulnier, 3 fr. ; Griset, 1 fr. ; Valentin, 2 fr. 50 ; Titi, 2 fr. ; Phamis, à La Rochelle, 10 fr. ; Poinet, 10 fr. ; Dumont, 10 fr. ; Achar, 2 fr. 50 ; versé par Chiappa, 41 fr. ; Fontana, 5 fr. ; Ollier, 8 fr. ; un Libéraire espagnol, 5 fr. ; 1. Vuillemetz, 3 fr. 50 ; Scade Paul, 1 fr. ; X... 1 fr. ; X... 4 fr. ; X... 1 fr. ; Gulletti, 2 fr. ; pour Mateu et Nicolau, 1 fr. ; un Camarade, 3 fr. ; un Bourge, 1 fr. ; un Sympathique, 1 fr. ; un Dictateur, 1 fr. ; pour Taubèle, 3 fr. ; pour l'Amistie, 1 fr. ; pour le Réveil du